

Quand j'ai choisi de suivre le séminaire consacré à « La poésie juive » à l'université de Tübingen, je n'ai pas su ce qui m'attendait. J'avais entendu parler de Bialik et Tschernikovsky, de certains poètes israéliens, ou de poètes juifs allemands comme Heinrich Heine et Else Lasker Schöler. Mais je n'avais jamais étudié des poètes juifs français. En outre, Claude Vigée n'est pas seulement un Juif français, il est, comme il l'a dit lui-même, un « Juif alsacien ». Son histoire et son enfance en Alsace m'ont beaucoup inspirée. Ayant fait au cours du semestre où se déroulait le séminaire une excursion en Alsace, à Bischwiller, j'ai senti comme cela devait être difficile pour Vigée d'assumer ensemble ses différentes origines. En Alsace, il a dû éprouver cette scission de la personnalité propre aux habitants de cette région, où l'on parle le français, l'allemand et une troisième langue. De nationalité française, Vigée est fier d'être alsacien, et ses poèmes dans sa langue maternelle, avec laquelle il a grandi, sont très émouvants. A cela s'ajoute sa judéité, le sentiment d'être juif, alsacien et français en même temps, ce qu'il exprime de façon incomparable : « juif alsacien », c'est-à-dire « deux fois juif, et doublement alsacien »². Enfant, le fait d'être juif le distinguait des autres Alsaciens et le fait d'être alsacien des autres Français. Je comprends bien sa situation, moi qui suis née en Allemagne de père allemand et de mère hongroise, avec un grand-père d'origine juive. En conséquence, ce qui m'a intéressée, c'est la façon dont il exprime ces sentiments dans ses écrits.

Je me souviens très bien de la première fois où j'ai lu le poème « L'Acte du bélier ». J'étais assise sur des escaliers sur la place centrale de Tübingen. Le soleil brillait. D'abord, je me suis rendu compte que j'avais des difficultés à comprendre le texte. Il me manquait du vocabulaire et je ne saisisais que quelques mots. Malgré cela, j'ai immédiatement ressenti une forte émotion en lisant le poème. J'étais touchée par les paroles de l'ange, j'ai souffert avec le bélier, senti en moi l'écho de son cri, éprouvé le désespoir dans le sacrifice si incompréhensible d'Abraham, puis j'ai été prise d'un sentiment d'allègement et d'espérance en lisant la fin du poème. Ensuite j'ai su que ce poème a quelque chose d'unique – particulièrement sa mélodie et les sentiments qu'il exprime. En même temps, je soupçonnais qu'il faudrait beaucoup de travail pour en saisir toutes les significations. Après l'avoir lu plusieurs fois, j'ai commencé à comprendre ce qu'il veut nous dire. On peut dire que j'ai grandi avec le poème, au fur et à mesure que je le découvrais.

Il commence de façon abrupte, avec une grande intensité, lorsque résonne la voix salvatrice de l'ange qui arrête le couteau dans les mains d'Abraham. Ce début est saisissant de deux façons : premièrement, quand on lit

1 Etudiante à l'Université de Tübingen, Tirza Scene a proposé une remarquable traduction en allemand du poème de Claude Vigée intitulé « L'Acte du bélier », dans le cadre de deux ateliers organisés le 14 et le 15 juin 2013 par le Professeur Matthias Morgenstern autour de l'œuvre du poète. Elle nous fait part ici de sa rencontre avec Claude Vigée et de sa lecture de l'un de ses textes majeurs. (Note d'Andrée Lerousseau.)

2 Claude Vigée, *La faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 43.

les premiers vers, on peut sentir l'angoisse qui se relâche quand les mots de l'ange atteignent Abraham ; en même temps, on sent que cette angoisse n'a pas complètement disparu, elle nous accompagne durant tout le poème. Mais la voix sauve Isaac, lorsqu'elle prononce le commandement : « Tu ne lèveras pas ton bras sur cet enfant. » Cet ordre est définitif et il m'a rappelé des Dix Commandements rédigés en hébreu sur un mode temporel qui combine la négation (« pas ») et « tu vas tuer ». L'hébreu, ainsi, ne dit pas : « tu ne dois pas tuer » ; mais, de façon irrévocable : « tu ne vas pas tuer ». Ensuite, Dieu ordonne à Abraham de sacrifier un bœuf à la place d'Isaac.

Le sacrifice du bœuf et la volonté d'Abraham de sacrifier son fils sont des moments dans l'histoire biblique qui suscitent la réflexion. Mais ce qui est intéressant dans le poème de Vigée, c'est qu'il se concentre sur le sacrifice du bœuf et sur son « acte », son consentement au sacrifice. Le poète semble fasciné par l'effet de ce sacrifice : parce que le bœuf est mort, Isaac vit et avec lui vit Israël et le peuple d'Israël. « L'acte du bœuf » est existentiel pour la survie du peuple et l'*aqveda* d'Isaac est un tournant pour le peuple d'Israël et conditionne son avenir. En traduisant, j'ai ressenti également cette fascination pour le « sacrifice d'Isaac » qui est un « non-sacrifice ».

Dans son essai « Kippour de Guerre à Jérusalem »³ rédigé au lendemain de la Guerre du Kippour, que nous avons lu en séminaire et qui m'a beaucoup impressionnée, Claude Vigée évoque une atroce parodie du sacrifice d'Isaac sur le Mont Moriah. Le silence de la prière à Yom Kippour n'est pas rompu par le son du shofar, mais par l'alarme qui annonce le danger, « le cri des sirènes »⁴. On sent peser la menace de mort comme avant qu'Isaac soit sacrifié, on sent le danger encouru par le peuple d'Israël qui pourrait être détruit. Ce danger ne peut être conjuré que par le sacrifice des jeunes soldats, « le sacrifice humain des jeunes défenseurs du Golan »⁵, qui eux « ne connaissent pas hélas ! la voix salvatrice de l'ange qui arrêta le couteau »⁶.

Pour revenir au poème, sa traduction n'était pas une tâche facile. Je devais pénétrer complètement dans le monde décrit, entrer en empathie avec les sentiments de l'auteur. Ma traduction s'est perfectionnée après plusieurs séminaires et grâce à l'aide de mon professeur, Matthias Morgenstern, qui me guidait pour comprendre Vigée et ses poèmes. Traduire les émotions que j'ai décrites plus haut constituait la difficulté. J'ai essayé de conserver la mélodie du poème et en même temps de traduire aussi précisément que possible. Ce qui était très important pour moi en effectuant ce travail, c'était de montrer clairement la détresse au début du poème, puis quelque chose comme un souffle qui est expiré après l'angoisse. Après tout, traduire était la meilleure façon de connaître le poème et de l'interpréter.

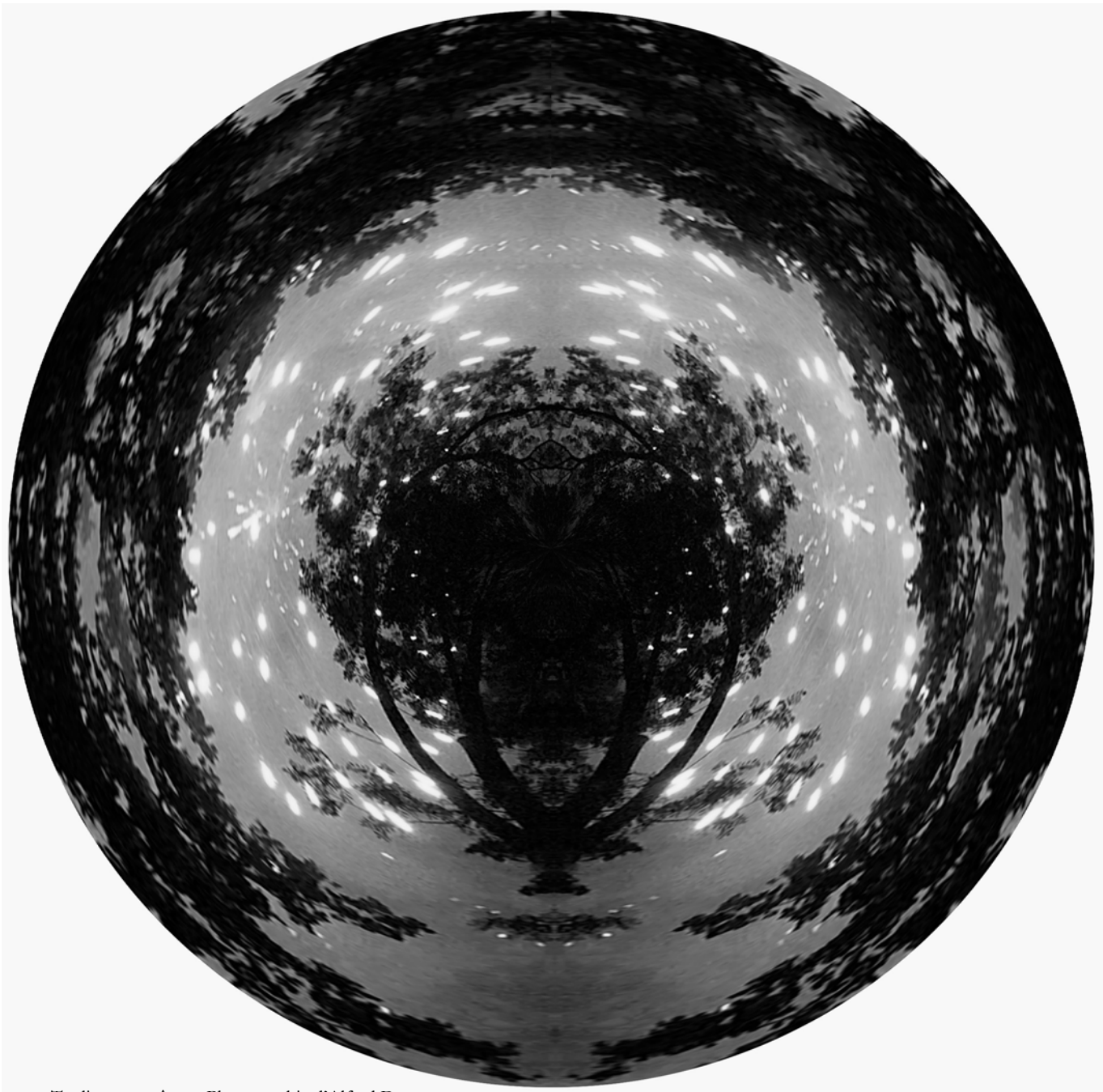
Pour finir, je dirai que je suis très heureuse d'avoir fait l'expérience de la poésie de Vigée. Et je pense qu'il est important que plus de gens connaissent son œuvre, car les poèmes essentiels et beaux comme « L'Acte du bœuf » doivent vivre – en écho à Vigée, qui avec son nom librement choisi, affirmait son parti pris de la vie : « je vais vivre- vie j'ai ! ».

3 Claude Vigée, « Kippour de guerre à Jérusalem », in *La conscience juive face à la guerre. Données et débats*, textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Levitte, XVIe Colloque d'Intellectuels juifs de Langue française. Paris : PUF, 1976, pp. 111-122.

4 *Ibid.*, p. 112.

5 *Ibid.*, p. 114.

6 *Ibid.*



« Tu dis pour naître ». Photographie d'Alfred Dott.
Détail, p. 62.

Die Tat des Widders

Von Claude Vigée

Im Gebirge wird der Vorübergehende gesehen werden

„Abraham, Abraham
Dein Fleisch schreit vor mir
Und ich weiß, auf meinen Durst antwortest du mit deinem Leben!
Mensch, der bis zu seinem Tode in meinem Wort gegenwärtig ist.
Strecke deine Hand nicht aus über dieses Kind.
Für die höchste Tat liefere ich das Opfer,
Ich offenbare mich selbst der Hand, die mich nähert:
Im Holz des Scheiterhaufens erstrahlt mein Gesicht,
Im Blitz stehe ich mich heute vor dir auf.
Das Auge das mich versteht, mein Purpur durchdringt es:
Es blickt zurück und ergreift das Geheimnis
des Feuers ergriffen bei den Hörnern
In dem Dornbusch der Zeit;
Mit den blutigen Tränen, für die höchste Freude,
Lässt er den lodernden Widder zum Himmel aufsteigen“

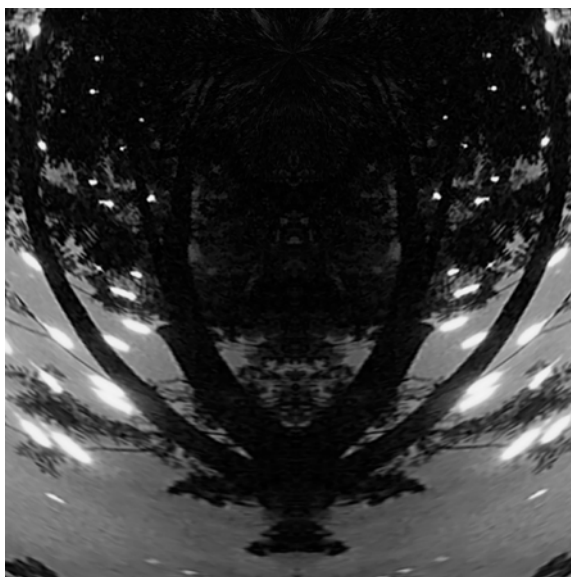
Gefesselt auf dem Scheiterhaufen anstatt des Sohnes,
Wird die Wolle dem Feuer und das Horn dem Blitz geboten,
Unter der Hand die sich nähert öffnet sich ein Gott sich selbst.
Und siehe: ein Widder, zurück zum uralten Feuer!
Durchlaufen durch den Atem, durchströmt durch die Flamme,
lässt die Shofar den stummen Schrei der Welt auflodern:
Die Pforten Babylons stürzen unter ihren Stößen ein.
Weinstöcke unter dem Gewicht ihrer Früchte, sternenklare Gebirge
Rauchen in der Deutlichkeit wie eine große Terebinthe.

Hin zu den Zisternen voll Wasser, die schlummern im Gestein
Kriechen die schwarzen Larven von Zelten über die Wüste;
Durch die Glut des Gesanges sind die Gruben erleuchtet

Die unterirdische Morgenröte schürt an den Brand
Und befreit die jungen Vorgebirge vom Meeresboden,
wie ein neues Volk, das keimt in der Nacht.

Der Kranz des Todeskampfes,
thront auf dem Ascheberg,
Sanft erlischt
Der goldene Triton des Abendlichtes.
Der Kopf des Widders trägt den doppelten Blitz,
Doch der Baum der Wehklage verwurzelt sich in seiner finsternen Brust.

Aus dem Saft des Atems entschlüpft die Blüte des Gesanges,
dessen Frucht dort oben heranreifen wird, in der Stille.
Die ganze erlittene Geschichte, ein Volk das tanzt und stirbt,
ist dem schrecklichen Wirbeln der Flamme gewidmet!
Den Widder aus dem brennenden Scheiterhaufen erhebend,
haucht der Mensch sein Leben in die Seemuschel des Himmels.
Durch die Fackel, und das Eisen und die Hand die sich nähert,
schafft er sich den Arbeiter des aufflammenden Rades:
Und in ihm fügt sich das Blut wieder mit dem lebendigen Feuer der Welt zusammen.



Übersetzung: Tirza Scene.



Claude Vigée chez lui, devant *La lutte avec l'ange* de Jean Revol.
Photographie de Guy Braun.



✓

La Libellule des neiges

✓ ✓

Défrisant la tempête et la nuit
la branche de lilas d'un bleu céleste
offerte dans le ruisseau à votre Ely morte,
un peu de chaleur et de vie
à nous aussi, sa beauté nous l'apporte.

Oui, ici on n'a d'inouï
sans elle
me n'en importe !

Un printemps de songe si précis précis
Sémerait-il un bel été féerique ? féroce
Règne du présent.

x la pouspée

Autour de nous, sur le miroir du vieux étang,
le vol léger mais sûr d'une demoiselle
tantôt plane, tantôt tourbillonne.

Seule l'ombre de sa robe y plonge et s'y reflète
Extra, juste un songe, un souvenir
le vol qui s'étend ?

Qui nous rendra notre jeune temps ?
C'est en vain qu'il le questionne

Dans cette forêt nuit de monde mélancolique
se tombe que la neige éblouissante
Vide et sans nom, la libellule en fête
clame, vole et rayonne
dans sa robe de bal, sans parler silencieux

Claude Vignier
(print du 11 mai 2013)